



# BLEUS COUVRENT FEUX

---

---

La peinture de Roger Dale ne se décrit pas, elle se ressent. Rencontre avec **un virtuose du pinceau**, qui n'a pas attendu d'être honoré Chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres en 2015 pour accomplir, armé de ses tripes et de ses indigos pénétrants, de singulières prouesses.

Par **Christine Brumm**

---



*Waiting for a miracle.*

**D**éployés sur la toile, les paysages lumineux et mouvants de Roger Dale continuent mystérieusement à vivre. Hypnotiques, ils éveillent les effluves sensuels d'une nature alanguie... quand ils n'exhalent, en filigrane, les soupirs désespérés d'une humanité meurtrie. Bleus sur bleus, la vérité la plus inattendue apparaît doucement aux yeux du contemplatif subjugué. « La salamandre fait ressortir l'ondine ; le gnome embellit le sylphe », écrivait Victor

Hugo dans la préface de *Cromwell*. Dans cette coexistence dramatique du laid et du beau, et précisément parce que son esprit est aux prises avec la salamandre ou le gnome, Roger Dale représente une ondine et un sylphe des plus enchanteurs.

**A travers vos tableaux, que souhaitez-vous exprimer ?**

L'amour avec un grand A. Peindre est ma manière d'être dans le monde, de lui faire face. J'ai souvent posé mon cheva-

let en des lieux imprégnés d'une grande souffrance humaine. Malgré ses forces négatives et ses déséquilibres, le monde tient, et je crois que ce qui le fait tenir, c'est l'amour. Chacun d'entre nous peut être touché par un nu ou un bosquet dans le vent, nous venons tous de la même souche. L'homme s'éloigne du paysage et de ses racines, c'est là l'un des grands maux du monde moderne. Si ma peinture pouvait remettre les gens au plus près de leurs racines...

« Face à un paysage ou face à un nu, j'éprouve un émoi identique. J'ai une relation viscérale avec les deux sujets. C'est le même regard. La vision d'un champ pénétré par un fragment de lumière me touche autant que celle du visage de la personne aimée. »

---



Vue du Struthof.

Paysagiste hors pair, vous peignez aussi des nus, fort troublants. Appréhendez-vous pareillement corps et paysages ?

Face à un paysage ou face à un nu, j'éprouve un émoi identique. J'ai une relation viscérale avec les deux sujets. C'est le même regard. La vision d'un champ pénétré par un fragment de lumière me touche autant que celle du visage de la personne aimée. De par sa fugacité, la beauté créée en moi une sensation de manque; peindre ce moment furtif me permet de le fixer, de lui rendre hommage.

Auteur de performances artistiques vertigineuses, vous mettez vos limites à rude épreuve. Ainsi, vous avez réalisé 100 autoportraits en dix jours ! Comment expliquez-vous une telle capacité à créer ?

J'ai la conscience de ne vivre qu'une fois. La vie est plus intéressante hors des limites qu'on se fixe, n'est-ce pas ? Aller dans cette zone inconnue, un peu terrifiante, m'attire. Pour les autoportraits, je me sentais capable d'en faire 50 en dix jours. C'est ma limite ? Alors, je vais en peindre 100 ! La peinture est pour moi un champ de bataille. Il y a un adversaire que je dois appréhender pour avancer. C'est plus un lâcher-prise qu'un effort extraordinaire.

Peindre *in situ* est une exigence avec laquelle vous ne tergiversez pas. Entrez-vous en communion avec la nature au point de la laisser intervenir ?

Oui, j'accepte les conditions que le sujet m'impose. Dans la recherche d'une composition idéale, mon intuition me guide. Si un paysage me titille, je me confronte à lui. Soleil brûlant, averses ou rafales de vent, je n'accepte aucune excuse. Je ne veux pas être un peintre qui produit des images. Pour que le sujet raconte son histoire à travers ma peinture, je me plie à lui et lui obéis.

Durant l'été 1994, vous vous êtes enfermé cinquante jours dans un ancien camp de concentration nazi, et vous avez peint une série de 100 tableaux intitulée « Struthof, les 100 vues de la liberté » ! Quel a été le déclencheur de ce projet inouï ?

Cela pouvait sembler absurde : les gens vont peindre dans le sud de la France ou en Crète, moi je m'enferme dans un camp de concentration. Un jour, lors d'une balade dans les Vosges, je suis tombé nez à nez avec le Struthof; j'ai eu du mal à croire que c'était là un camp de concentration. La confrontation entre ce paysage harmonieux et la cruauté de l'homme m'a bouleversé. Puis, en 1994,



*Let me speak.*

on a commencé à voir des images de gens de nouveau derrière des barbelés, notamment en Bosnie, où la guerre faisait rage. Je devais agir. L'idée du Struthof s'est imposée: en ce lieu de haine, je tenais à faire une offrande, un acte d'amour.

**Que vous a enseigné cette expérience humaine et artistique sans commune mesure ?**

Je voulais utiliser ma peinture pour comprendre. Parmi ces hommes qui se sont dressés contre la bête immonde, enfermés au Struthof, il y avait certainement un peintre. Je me suis mis dans la position de ce peintre. J'ai posé mes yeux sur ce qui était

la dernière vision du monde pour des milliers de gens. J'ai aussi écouté d'anciens détenus: une personne m'a dit qu'en arrivant au camp, elle avait pensé que la beauté du paysage l'aiderait à tenir le coup; une autre m'a confié ne pas avoir remarqué le paysage, tant elle était dans la souffrance. (*Silence songeur*) J'ai compris des choses. Quand on parle de racisme et de barbarie, il faut d'abord être vigilant par rapport à soi-même, car c'est là que ça commence.

« La Yakoutie, territoire immense à l'intérieur de la Sibérie, subit une variation thermique phénoménale ; les colonnes de la Lena sont sans doute nées de cette violence climatique. Elles forment, sur une centaine de kilomètres, un paysage vierge inquiétant, presque apocalyptique. »

Vous êtes récemment allé peindre les colonnes de la Lena, un paysage titanesque situé en... Sibérie !

Une destination insoupçonnée pour un peintre. Avant de partir, il me semblait quasi impossible de pouvoir peindre là-bas. La Yakoutie, territoire immense à l'intérieur de la Sibérie, subit une variation thermique phénoménale ; les colonnes de la Lena sont sans doute nées de cette violence climatique. Elles forment, sur une centaine de kilomètres, un paysage vierge inquiétant, presque apocalyptique. On se demande comment ces piliers de 100 mètres de haut tiennent debout ! Au-delà des conditions rudes pour se déplacer, peindre cet environnement – avec en tête l'histoire très lourde de la Sibérie et les camps du Goulag – a été une expérience déstabilisante et intense, une leçon d'humilité. Les hommes m'ont autant marqué que les paysages ; j'ai fait la connaissance d'un peuple polaire courageux et fraternel.

Et si l'on vous demande d'aller peindre sur la Lune ?

J'y vais. (*Sourire pensif*) J'ai passé un pacte avec le diable : à partir du moment où ma peinture tend à exprimer la vérité et où je peux peindre selon mon éthique, je ne dis non à aucune proposition. —



**L'enfer de Stutthof** L'artiste s'est immergé pendant deux mois dans l'enfer du camp de concentration de Struthof pour en faire ressortir le dernier paysage perçu par des milliers de déportés. De cette inspiration est née la série *Struthof, 100 vues de la liberté*. En 2015, il lui a été demandé de repenser son œuvre pour le 70<sup>e</sup> anniversaire de la fermeture du camp.

**Sur le ring** Roger Dale a peint, devant plus d'une centaine de spectateurs, un panorama du Kaysersguet, à Strasbourg. Une œuvre particulièrement difficile, puisqu'elle fut réalisée en soixante minutes avec des gants de boxe.

**Les honneurs** Le 23 octobre 2015, Roger Dale s'est vu décerner le titre de Chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres par le Ministère de la culture français. Une cérémonie émouvante qui a rendu hommage à l'ensemble de son œuvre artistique.



Les Piliers de la Lena.